

Gestes

Plus tard il n'y aura ni ton visage ni tes doigts que je connus déjà si souvent – il n'y aura plus tes paumes au plus près des trottoirs au plus près des pavés où l'on passe sans prendre garde où je passe moi-même sans ce peu d'attention. Les yeux mi-clos je file toujours très droit – ma destination est nette et j'ai réglé ma conduite. Tu sais la nuit est quelque chose comme ma pauvreté première tu sais je sens tout ce que cela comporte de plaisanterie.

Plus tard il ne sera plus question des gerçures de ta peau. De toi il ne nous restera que quelques photographies çà et là et que l'on trouvera pittoresques et que l'on regardera sans doute avec ce léger sourire que tu connais très bien. Ai-je pourtant jamais souri en te voyant toi la figure plus nue que ma nuit toi la silhouette voûtée en attente d'une place.

C'est que je t'ai vue à ce moment où le mot de visage n'avait plus de sens. À cet effacement des limites de ta chair à la disparition de ta nudité propre je ne puis pourtant acquiescer. Car je te vis courir sur ces sortes de trottoirs où tu ne pouvais demeurer je te vis tomber toi pleine de tes anciennes certitudes et contente de ta chute contente de ce plus haut savoir en deçà de ton visage.

Je t'ai vue étendue et plus que jamais dressée toi qui ne céderas pas aux photographies plaisantes toi qui feras mentir l'imagerie grotesque de la nostalgie. Ta plus pure conduite tu sais fut de me faire impression au temps de mon indifférence. Et ce sera plus tard d'échapper aux attitudes concertées de ton corps et retrouver les gerçures de ta première chair les plis de ton visage propre.

Badinerie

Tu peux être tranquille nous avons fait au mieux. J'ai fait le meilleur de tout ce qui était possible. Que voudrais-tu de plus. Tu peux avoir confiance – et cesser donc tes allées et venues. Nous le savons – ce qui se passera c'est l'effacement de nos mains jusqu'au bout des replis.

Créature d'on ne sait qui aussi bien que de moi-même je me retrouve sur le sol – et le sol est tellement brûlant – entre toutes tes mains et entre tous tes corps. Dis-moi ce qui s'était passé et ce qui se passera. À peine née je me relève au bras des rues. Nous sommes quelque part au milieu d'une journée quelconque – il n'y a plus de montre ou d'horloge. Nous pensons seulement au rythme de quelques bruits – tes doigts griffant un sol où il n'y a pas de terre – est-ce une de tes rides fatiguées qui grince une dernière fois.

À peine née j'ai le front en sueur. On me regarde trop – je porte le visage de ma naissance tardive je porte le visage des filles de toute sorte. Tu dois le savoir toi le corps suspendu en attente d'un peu de rêve – j'ai le cœur entre les cuisses et mon visage se retourne si l'on me fixe trop longtemps. Comme une montre très simple on peut me remonter – et tout recommencera aussitôt.

Créature enveloppée dans les recoins de chaque boulevard je ne sais pas si je possède la bonne attitude. Mais j'ai la mémoire à jamais des rues que je traverse – j'ai cette mémoire banale de mes naissances passées et mon visage en porte toutes les traces. Mon visage retourné en moi-même vers l'attente du jour vers un moi tellement vieux qu'il n'y a plus de visage possible.

Misère

Le monde commença-t-il par une incertitude ou par la simple présence de mon corps – émergé de çà et là. Toi-même à quelle époque as-tu su voir le jour. Le poids du monde a-t-il changé au jour de ta naissance.

Mes caprices d'enfant et moi plein de moi-même tu ne me réponds pas. Au-dedans de tous les bruits de ce que tu appelles ta ville tu ne sais pas me remarquer. Tu ne me sens que lorsqu'il est trop tard que lorsque ton calme a déjà renoncé.

Dans chaque coin de chaque lieu je suis là et te regarde. C'est que de toi il n'y a pas de photo – pas de photographie possible. Toujours à tes côtés il faut que je t'apprenne toi ton corps et les images combinées de ton corps. Toi tantôt la figure aux nombreux vêtements. Tantôt la nudité exacte – la chair repliée jusqu'au profond de nous-mêmes au profond de ma misère. Laisse-moi donc voir cette peau née bien avant le monde – que tous ont dépliée un peu plus chaque fois.

Crois-tu que je puisse t'apprendre si je suis face à toi. Immobile je ne puis te réciter. Et ton visage est cela qui se peint de derrière – qui se peint les yeux fermés les mains entre tes cuisses. Laisse-moi te découvrir encore un peu des quelques chairs qui te restent. Ma misère c'est de ne pouvoir te peindre qu'à genoux c'est de n'avoir pas connu ton visage de sept ans ton visage de commencement du monde.

Plissures

Arrivés à ce point je te parlerai des moments. Je te parlerai des plis sur le dessus des doigts. Il ne sera pas tard – toi tu seras assis sur un banc aussi bien que çà et là dans un coin très quelconque. Moi je te montrerai de ces ombres qui ne se posent qu'à l'arrière de nos corps et qui ne partent jamais du ventre ou même de la gorge.

Toi sur le banc – je te montrerai ma peau. Face à toi les anciens plis de ma chair – face à toi une gorge fatiguée par le poids des minutes. Tu verras – souvent la chair se rassemble comme elle peut. Tu verras ma poitrine rassemblée en mon ventre. Parfois ta main prendra l'une de mes cuisses ou touchera mon épaule la plus affaissée. Tu connaîtras ce trop de matière qui enveloppe imparfaitement le corps. Les doigts plaqués sur ma poitrine tu me rendras lisse le temps d'un toucher.

Il en est qui ne parlent que pour des bras de danseuses. Et toi au-devant de ma plus récente nudité – toi qui compterais mes années comme on compte des marches. Tu regardes mes paumes et te demandes où sont les rides qui ne sont dues qu'au temps. Au plus près de ton visage tellement nouveau il y a ma figure il y a mes seins tombés en d'autres chairs. Redressé sous ton regard il y a mon corps qui te fera aimer les corps. Et tu connaîtras que sous le poids de l'ombre le beau se développe comme on finit le geste.

Toits

Au matin les filles relèvent leurs manches ôtent leurs pulls. Pendant quelques heures les pieds resteront immobiles. Dehors il fait encore un peu froid au-dedans de la nuit. Dehors elles ont marché rapidement de peur d'être en retard.

Arrivées au travail les filles sont essoufflées les filles tu vois ont la nuque chaude – qui laisse paraître les imperfections qui demande qu'on écarte les cheveux et qu'on montre ses bras. Ton pull t'a fait des marques rouges au creux des coudes. Ne t'affole pas nous en viendrons bientôt à l'approche de toutes les formes.

Assise devant aussi bien que derrière tu écoutes toutes sortes de mots pour lesquels tu t'es levée aujourd'hui – des idées que tu ne maîtrises pas encore. Regardant au travers des fenêtres ces phrases compliquées te donnent un genre de migraine. Il y a bien sûr ta main qui écoute et copie – il y a ton visage tourné face aux vitres face aux toits qui presque tous fument. Et puis il y a peut-être aussi ta chair embarrassée par ces vêtements de circonstance ta chair serrée dans ce pantalon serrée dans cette robe dans ce corps assis et qu'il faut garder droit et si possible propre.

À l'intérieur de ce corps c'est ta chair qui te démange c'est ta chair qui fait ces plis en deçà de tout vêtement. À l'approche de midi les filles courent à toute allure – en remettant leurs pulls elles laissent paraître un ventre qui s'étire et s'abaisse – on peut voir quelques rougeurs alentour du nombril.

Rues

Irons-nous jamais sur ces terres lointaines. Nous n'allons nulle part dis-tu nous ne partirons pas. Ici c'est bien après tout nous avons ce qu'il faut nous avons nos églises et nos propres pavés. Sais-tu d'ailleurs s'ils ont là-bas de ces sortes de rues sais-tu s'il y a même des pavés – des pavés dans ces ruelles où nous ne marcherons pas.

Au commencement l'on pourra croire c'est vrai à quelques redites. Là-bas aussi tu sais les sols sont de marbre et le bleu quelquefois découvre l'ocre des pierres nues. Là-bas aussi les trottoirs et les places se dévoilent en pente. Au commencement il s'agira pour toi d'un simple retour et rien peut-être ne te paraîtra neuf.

Au-devant des lointaines églises au-devant des fresques déjà fréquentées nous irons à nouveau. Nous irons voir ce que tu penses avoir vu. Au plus près de tes anciens pas nous traverserons des places dont j'oublierai le nom nous contemplerons mille choses dans l'espoir que l'une d'elles un jour me reste en mémoire.

Irons-nous donc jamais voir ces terres lointaines. Qu'y ferions-nous d'ailleurs et qu'y chercherai-tu. Nous passerons ici et là – au-delà de chaque pont au-delà de chaque sol et de chaque café ce sera toujours ta plus grande figure. Face à ces visages de toute sorte face aux *Madones* mêmes que nous n'avons pas encore vues ce sera ta figure toi les pas déjà connus toi les anciennes traces que nous retrouverons. Par-delà ma fixité si profonde tu sais ce sera ta figure en ce lieu où je suis.